

Le roman du mariage

Du même auteur

Virgin Suicides
Plon, 1995
Points n° P2491

Middlesex
Éditions de l'Olivier, 2003
Points n° 1238

JEFFREY EUGENIDES

Le roman du mariage

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Olivier Deparis*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez Farrar, Straus and Giroux en 2011,
sous le titre : *The Marriage Plot*.

ISBN 978.2.82360.145.9

© Jeffrey Eugenides, 2011.
© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2013.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour les colocs,
Stevie et Moo Moo*

Il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux
s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour.

François de La Rochefoucauld

*And you may ask yourself, Well, how did I get here ?
(...)*

And you may tell yourself,

This is not my beautiful house.

And you may tell yourself,

This is not my beautiful wife.

Talking Heads

UN FOU AMOUREUX

Voyons d'abord les livres. Il y avait là ses romans d'Edith Wharton, rangés non pas par ordre alphabétique mais par date de publication ; là, les œuvres complètes d'Henry James chez Modern Library, un cadeau de son père pour son vingt et unième anniversaire ; là, les poche écornés des œuvres étudiées en cours, beaucoup de Dickens, un soupçon de Trollope, de copieuses portions d'Austen, de George Eliot et des redoutables sœurs Brontë. Là, les New Directions aux couvertures souples noir et blanc, essentiellement de la poésie, des auteurs comme H. D. ou Denise Levertov. Là, les Colette savourés secrètement. Là, le *Couples* de sa mère, la première édition, que Madeleine avait parcouru en cachette à l'âge de onze ans et où elle trouvait aujourd'hui de quoi étayer son mémoire sur le roman matrimonial. Bref, une bibliothèque bien fournie quoique encore transportable, qui rassemblait à peu près tout ce que Madeleine avait lu à l'université, un ensemble de textes à première vue choisis au hasard mais dont le fil conducteur se dessinait peu à peu, comme ces tests de personnalité dans les magazines féminins, ceux auxquels, lasse de chercher à deviner le sens caché des questions, on finissait par se résoudre à répondre honnêtement avant d'attendre le résultat. Et alors que, prête à s'accommoder de « Sensible », redoutant « Narcissique » et « Pantoufflarde », on espérait se voir qualifiée d'« Artiste » ou de « Passionnée », on écopait de cette étiquette en demi-teinte,

différemment connotée suivant le jour, l'heure ou son petit ami du moment : « Incurable romantique ».

Tels étaient les livres présents dans la chambre où Madeleine était couchée, la tête enfouie sous un oreiller, le matin de la remise des diplômes. Elle avait lu chacun d'entre eux, souvent à plusieurs reprises et en soulignant certains passages, mais, dans l'immédiat, ils ne lui étaient d'aucun secours. Madeleine s'efforçait d'oublier la chambre et son contenu. Elle cherchait à retrouver la sécurité du néant où elle était restée retranchée ces trois dernières heures. Tout autre niveau supérieur de conscience l'obligerait à affronter certaines réalités désagréables, comme la quantité et les formes variées d'alcool qu'elle avait absorbées la veille, ou le fait qu'elle avait dormi avec ses lentilles. De là, elle en viendrait inévitablement à se pencher sur les raisons qui l'avaient poussée à boire autant au départ, et ça, elle n'en avait vraiment pas envie. Aussi, repositionnant son oreiller pour se cacher de la lumière du petit matin, Madeleine tenta-t-elle de se rendormir.

Mais c'était peine perdue. Car à cet instant même, à l'autre bout de l'appartement, l'interphone se mit à sonner.

Début juin, Providence, Rhode Island. Le soleil, levé depuis déjà près de deux heures, éclairait la baie pâle et les cheminées de la centrale de Narragansett Electric, pareil à celui du blason de Brown University présent sur tous les fanions et banderoles pavoisant le campus, un soleil au visage clairvoyant, symbole de la connaissance. Mais ce soleil-ci – celui qui brillait sur Providence – faisait mieux que son double métaphorique, car les fondateurs de l'université, soucieux, dans leur pessimisme baptiste, de souligner que l'espèce humaine ne s'était pas totalement défaite de l'ignorance, avaient choisi de représenter la lumière de la connaissance enchaînée d'épais nuages, alors que le vrai soleil commençait à transpercer ceux qui le voilaient, laissant espérer aux escouades de parents trempés et frigorifiés depuis le début du week-end que ces intempéries

hors de saison épargneraient les festivités de la journée. Fragmenté en faisceaux, il illuminait tout College Hill : les jardins géométriques et les plates-bandes parfumées par les magnolias des maisons géorgiennes et victoriennes, les trottoirs de brique longeant les grilles de fer forgé dignes d'une BD de Charles Addams ou d'une nouvelle de Lovecraft, les ateliers de la Rhode Island School of Design – où un étudiant en peinture, resté éveillé toute la nuit pour travailler, écoutait Patti Smith à fond –, les instruments (respectivement un tuba et une trompette) des deux membres de la fanfare de Brown qui, arrivés en avance au point de ralliement, jetaient autour d'eux des regards inquiets, se demandant où étaient les autres, les pavés des petites rues qui descendaient vers le fleuve pollué ; il faisait briller chaque poignée de porte dorée, chaque aile d'insecte, chaque brin d'herbe. Et, de concert avec ce soudain afflux de lumière, comme le coup de feu d'un starter, l'interphone de l'appartement du troisième étage qu'habitait Madeleine se mit à sonner, bruyamment et avec insistance.

Elle le ressentit plus qu'elle ne l'entendit, une vibration qui lui parcourut la colonne vertébrale, une décharge électrique. D'un seul geste, Madeleine arracha l'oreiller de sa tête et s'assit dans son lit. Elle savait très bien qui était en bas : ses parents. Elle avait consenti à ce qu'Alton et Phyllida la rejoignent à sept heures et demie pour aller prendre le petit-déjeuner. Le rendez-vous avait été fixé deux mois auparavant, en avril, et à présent ils étaient là, à l'heure prévue, toujours ponctuels et pleins d'entrain. Qu'Alton et Phyllida soient venus du New Jersey pour assister à la remise des diplômes, qu'ils aient fait le déplacement pour célébrer la réussite de leur fille mais aussi la leur en tant que parents, n'était en soi ni critiquable ni surprenant. Le problème était que Madeleine, pour la première fois de sa vie, ne voulait pas être associée à tout ça. Elle n'était pas fière d'elle et n'avait pas l'esprit à la fête. Elle ne croyait plus en ce que cette journée représentait.

Elle envisagea de ne pas répondre. Mais elle savait que, si elle ne répondait pas, une de ses colocataires le ferait, et elle devrait alors expliquer où elle avait disparu la nuit dernière, et avec qui. Madeleine se glissa donc hors du lit et se leva à contrecœur.

Les premières secondes à la verticale se passèrent bien. Sa tête lui semblait étonnamment légère, comme évidée. Puis, tandis que le sang en refluit tel le sable à l'intérieur d'un sablier, un goulet d'étranglement se forma et une explosion de douleur l'assailit à l'arrière du crâne.

Au milieu de ce déchaînement, comme si elle en était le cœur furieux, la sonnerie de l'interphone retentit à nouveau.

Madeleine sortit de sa chambre, se traîna jusqu'au boîtier dans le couloir et appuya brusquement sur PARLER pour faire taire le bruit.

– Oui ?

– Eh bien ? Tu n'as pas entendu l'interphone ?

C'était la voix d'Alton, aussi grave et autoritaire que d'habitude, bien que sortant d'un haut-parleur minuscule.

– Désolée, dit Madeleine. J'étais sous la douche.

– Ben voyons. Tu nous ouvres, s'il te plaît ?

Il n'en était pas question. Pas sans avoir fait un brin de toilette.

– Je descends, dit Madeleine.

Cette fois, elle maintint le bouton enfoncé suffisamment longtemps pour couvrir la réponse d'Alton. Puis elle rappuya et dit : « Papa ? » mais Alton devait parler lui aussi à ce moment-là car, lorsqu'elle appuya sur ÉCOUTER, elle n'entendit que le grésillement des parasites.

Ce temps mort permit à Madeleine de coller son front au chambranle de la porte. La sensation du bois frais était agréable. Elle vit là un remède possible à sa gueule de bois, et l'idée lui vint que, en restant comme ça toute la journée, tout en trouvant le moyen de quitter l'appartement, elle réussirait peut-

être à affronter ce petit-déjeuner avec ses parents, à défiler avec ses camarades de promotion et à aller chercher son diplôme.

Elle se redressa et appuya à nouveau sur PARLER.

– Papa ?

Mais ce fut la voix de Phyllida qui répondit.

– Maddy ? Qu'est-ce qui se passe ? Ouvrez-nous.

– Mes colocataires dorment encore. Je descends. Arrêtez de sonner.

– Nous voulons voir ton appartement !

– Pas maintenant. J'arrive. Ne sonnez plus.

Elle écarta sa main du boîtier et recula en fixant le haut-parleur d'un regard menaçant, comme pour lui interdire d'émettre un son. Obéie, elle repartit en direction de la salle de bains. Elle était à mi-chemin quand Abby, une de ses colocataires, sortit dans le couloir, lui bloquant le passage. Elle bâilla, passa une main dans sa volumineuse chevelure, puis, en apercevant Madeleine, eut un sourire entendu.

– Alors, tu étais passée où, cette nuit ?

– Mes parents sont là, dit Madeleine. Ils m'attendent pour le petit-déjeuner.

– Allez, raconte.

– Il n'y a rien à raconter. Je suis en retard.

– Comment ça se fait que tu sois habillée comme hier, alors ?

Au lieu de répondre, Madeleine baissa les yeux pour se regarder. Dix heures plus tôt, quand elle avait emprunté cette robe noire Betsey Johnson à Olivia, elle avait trouvé qu'elle lui allait bien. Mais, à présent, le tissu était chaud et collant, la grosse ceinture en cuir avait l'air d'une entrave SM, et il y avait une tache près de l'ourlet dont elle ne tenait pas à connaître l'origine.

Abby, entre-temps, avait frappé à la porte d'Olivia et était entrée dans sa chambre.

– Je crois que Maddy est remise de son chagrin d'amour, annonça-t-elle. Debout ! Il faut que tu voies ça.

L'accès à la salle de bains était libre. Madeleine avait un besoin immodéré, presque médical, de prendre une douche. Il fallait au moins qu'elle se lave les dents. Mais elle entendait à présent la voix d'Olivia. Bientôt, elle serait soumise aux questions de ses deux colocataires. Ses parents risquaient de resonner à tout instant. Aussi discrètement que possible, elle fit demi-tour. Elle enfila à la volée une paire de mocassins laissés près de la porte d'entrée, écrasant les contreforts alors qu'elle tentait de garder l'équilibre, et s'enfuit dans le couloir extérieur.

L'ascenseur attendait au bout du long tapis fleuri. Il attendait, comprit Madeleine, parce qu'elle avait négligé de refermer la grille coulissante en sortant de la cabine, ivre, quelques heures plus tôt. Elle la poussa cette fois-ci à fond jusqu'à sa butée et pressa le bouton du rez-de-chaussée ; avec une secousse, l'appareil antédiluvien amorça sa descente à travers les entrailles enténébrées de l'immeuble.

L'immeuble de Madeleine, un bâtiment néoroman ayant pour nom le Narragansett et dominant la pente de Church Street à son intersection avec Benefit Street, datait de la fin du XIX^e siècle. Parmi les vestiges de l'époque – le vitrail au plafond, les appliques de cuivre aux murs, le hall de marbre –, il y avait l'ascenseur. Ses courbes métalliques lui donnaient des allures de cage à oiseaux géante. Par miracle, il fonctionnait encore, mais il était très lent, et Madeleine mit à profit le temps de la descente pour se rendre plus présentable. Elle se coiffa avec ses doigts, frotta son index sur ses dents de devant, ôta des miettes de mascara de ses yeux et se passa la langue sur les lèvres. Enfin, en franchissant la balustrade du premier palier, elle se regarda dans la petite glace au fond de la cabine.

Un des avantages quand on avait vingt-deux ans, ou qu'on s'appelait Madeleine Hanna, était que trois semaines de souffrance amoureuse suivies d'une nuit de beuverie n'occasionnaient

guère de dégâts notables. Excepté ses yeux un peu bouffis, Madeleine restait la même jolie brune qu'elle était d'ordinaire. La symétrie de ses traits – son nez droit, ses pommettes et sa mâchoire à la Katharine Hepburn – était d'une précision quasi mathématique. Seul le léger pli sur son front laissait percevoir le soupçon d'anxiété qui, selon Madeleine, faisait partie intégrante de sa personnalité.

Ses parents apparurent en bas, coincés entre la porte du hall et celle qui donnait sur la rue. Alton portait une veste en crépon de coton et Phyllida un tailleur bleu marine avec un sac à boucle dorée assorti. L'espace d'un instant, Madeleine fut tentée d'arrêter l'ascenseur et de les laisser plantés là, prisonniers de cet espace de libre expression estudiantine – avec, pêle-mêle sur les murs, les affiches de groupes new wave aux noms tels que les Wretched Misery ou les Clits, les dessins pornographiques à la Egon Schiele de l'étudiant en art du premier, tous ces tracts tapageurs qui, implicitement, proclamaient que les saines valeurs patriotiques de la génération précédente avaient rejoint le tas de cendre de l'histoire, remplacées par une sensibilité post-punk nihiliste que Madeleine se plaisait à feindre de comprendre pour scandaliser ses parents –, mais elle descendit malgré tout jusqu'au rez-de-chaussée, tira la grille et sortit pour aller leur ouvrir.

Alton fut le premier à entrer.

– La voilà ! s'exclama-t-il avec ferveur. Notre lauréate !

Tel un joueur de tennis montant au filet, il s'élança vers elle pour la prendre dans ses bras. Madeleine se raidit, craignant de sentir l'alcool ou, pire, le sexe.

– Je ne comprends pas pourquoi tu ne veux pas nous montrer ton appartement, dit Phyllida en s'approchant à son tour. Je me faisais une fête de rencontrer Abby et Olivia. J'espère que nous pourrons les inviter à dîner ce soir.

– Nous ne restons pas dîner, lui rappela Alton.

– Eh bien, on pourrait. Tout dépend du programme de Maddy.

– Non, ce n'est pas ce qui est prévu. Ce qui est prévu, c'est de prendre le petit-déjeuner avec Maddy et de repartir après la cérémonie.

– Ton père et ses plans, dit Phyllida à Madeleine. Tu comptes porter cette robe pour la cérémonie ?

– Je ne sais pas.

– Je ne m'habitue pas à ces épaulettes que portent toutes les jeunes femmes aujourd'hui. Ça fait tellement masculin.

– Je l'ai empruntée à Olivia.

– Tu n'as pas l'air très fraîche, ce matin, Mad, dit Alton. Grosse fiesta, hier soir ?

– Pas vraiment.

– Tu n'as rien à toi à te mettre ? demanda Phyllida.

– Je serai en toge, maman, répondit Madeleine, qui, afin de prévenir une inspection plus poussée, passa devant eux pour traverser le sas d'entrée.

Dehors, le soleil avait perdu son combat contre les nuages et avait disparu. Le sale temps du week-end revenait. Le bal des diplômés, le vendredi soir, n'avait pratiquement pas pu avoir lieu à cause des intempéries. Quant à la célébration religieuse du dimanche, elle s'était déroulée sous une bruine incessante. En ce lundi, il ne pleuvait toujours pas, mais il faisait une température plus proche d'une Saint-Patrick que d'un Memorial Day¹.

En attendant que ses parents la rejoignent sur le trottoir, Madeleine songea à la veille et se dit qu'elle n'avait pas « couché », pas vraiment. Ça la consola un peu.

– Ta sœur t'envoie ses regrets, dit Phyllida en sortant de l'immeuble. Elle doit emmener Richard Cœur de Lion passer une échographie aujourd'hui.

1. Jour des morts au champ d'honneur (dernier lundi de mai). (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Richard Cœur de Lion était le neveu de Madeleine. Il était âgé de neuf semaines. Le reste de la famille l'appelait simplement Richard.

– Qu'est-ce qu'il a ?

– Un de ses reins serait anormalement petit, d'après ce que j'ai compris. Les médecins veulent surveiller ça. Personnellement, je trouve que toutes ces échographies n'apportent rien d'autre que des sources d'inquiétude.

– À propos, dit Alton, je dois m'en faire faire une du genou. Phyllida ne lui prêta pas attention.

– Bref, Allie est *terriblement* déçue de rater ce grand jour. Tout comme Blake. Mais ils espèrent que ton petit ami et toi passerez les voir cet été, en allant au cap.

Il fallait rester vigilant avec Phyllida. Elle était là, à soi-disant se préoccuper de l'anomalie rénale de Richard Cœur de Lion, et se débrouillait déjà pour amener la conversation sur le nouveau copain de Madeleine, Leonard (qu'elle et Alton ne connaissaient pas encore), et sur Cape Cod (où Madeleine avait annoncé projeter de s'installer avec lui). Un autre jour, ses facultés intellectuelles intactes, Madeleine aurait été capable de conserver un temps d'avance sur Phyllida, mais ce matin-là elle était contrainte à la passivité.

Heureusement, Alton changea de sujet :

– Bon, alors, une adresse à recommander pour le petit-déjeuner ?

Madeleine se tourna et porta un regard vague au loin dans Benefit Street.

– Il y a un café par là.

Elle commença à avancer tant bien que mal sur le trottoir. Marcher – bouger – semblait une bonne idée. L'un derrière l'autre, ils longèrent une rangée de maisons pittoresques et bien entretenues portant des plaques historiques, parmi lesquelles une grande bâtisse avec des chiens-assis. Providence était une ville corrompue, rongée par le crime et contrôlée par la mafia, mais,

sur les pentes de College Hill, on avait peine à l'imaginer. En bas, dans la grisaille, on apercevait vaguement le centre-ville et les usines textiles désaffectées ou en passe de l'être. Ici, les rues étroites, pour beaucoup pavées, grimpaient le long des hôtels particuliers ou serpentaient autour des cimetières puritains hérissés de pierres tombales aussi étroites que les portes du paradis, des rues qui s'appelaient Prospect, Benevolent, Hope ou Meeting, toutes rejoignant le campus arboré au sommet. L'élévation physique du lieu évoquait une élévation intellectuelle.

– Quel charme, ces trottoirs d'ardoise, s'extasia Phyllida derrière Madeleine. Nous aussi, nous en avons dans notre rue. Ça a quand même une autre allure. La municipalité les a fait remplacer par du béton.

– Et on nous a envoyé la facture, en plus, souligna Alton, qui fermait la marche.

Il boitait légèrement. La jambe droite de son pantalon anthracite était gonflée par la genouillère qu'il portait sur et en dehors des courts de tennis. Depuis douze ans, Alton était le champion de son club dans sa catégorie, un de ces types d'un certain âge qui, un bandeau en éponge autour de leur crâne dégarni, coupaient leur coup droit d'un petit geste sec et jouaient avec une lueur assassine dans le regard. Madeleine n'avait jamais réussi à battre Alton. C'était d'autant plus frustrant que, aujourd'hui, elle était meilleure que lui. Mais chaque fois qu'elle lui prenait un set il commençait ses intimidations, lui faisait des coups bas, discutait les points, et elle perdait ses moyens. Madeleine craignait qu'il n'y ait là quelque chose de symptomatique, qu'elle soit destinée toute sa vie à s'incliner devant des hommes moins compétents qu'elle. Écrasée par la signification personnelle démesurée que revêtaient ses matchs contre Alton, elle se crispait chaque fois qu'elle l'affrontait, avec les résultats que cela implique. Et Alton continuait de jubiler à chaque victoire, tout frétilant, rose de fierté, comme s'il l'avait emporté sur elle grâce à son seul talent.

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Achevé d'imprimer par CPI Firmin Didot
Dépôt légal : janvier 2013 N° 986 (XXXXXX)
Imprimé en France